

Le jeu social du genre dans les quartiers de relégation

Entretien avec Horia Kebabza *

Une vision stéréotypée enferme souvent les filles et les garçons des quartiers populaires, par un double processus de *naturalisation* et de *victimisation*, dans des rôles de garçons violents et de filles victimes. Comment se construisent et se perpétuent ces stéréotypes ? S'il existe bien une forme de contrôle social et d'assignation au genre, on peut aussi lire ce jeu en termes de stratégies en insistant sur les ressources des acteurs. Contraints de se faire une place au sein de la cité, à défaut d'en posséder une dans la société, filles et garçons se sont construit de nouvelles normes, accentuant l'écart avec celles et ceux qui, disposant d'un capital scolaire plus élevé, mettent en place d'autres stratégies.

Parmi les images et les représentations mobilisées pour décrire la jeunesse des quartiers populaires, la figure du sexisme revient souvent...

On observe en effet l'émergence d'une représentation commune, celle d'une « régression » de la condition féminine associée à des menaces sur la mixité. La médiatisation de thèmes comme les viols collectifs ou le port du *hijab* est venue donner corps à ces représentations, qui font des garçons et des hommes (arabo-musulmans) des cités les champions du sexisme toutes catégories. Qu'en est-il en réalité ? Un sociologue est amené à se méfier de ces représentations toutes faites, même si elles disent quelque chose de la vie dans la Cité.

En l'occurrence, on peut observer à travers les représentations de la masculinité et de la féminité la persistance de stéréotypes. L'idée d'égalité semble certes acceptée par la plupart des jeunes, et par ailleurs il faut prendre acte de la diversité des situations et des personnalités. Mais on observe dans les pratiques une répartition des rôles et des dispositions renvoyant à des normes sexuées.

En examinant les choses de plus près, on peut repérer ceci : les relations sont surdéterminées par ces normes et un repli viriliste, mais aussi par un esprit « villageois » sous-tendu par la logique des réputations. Il existe dans les quartiers d'habitat social, du simple fait de l'organisation de l'espace, une logique de contrôle social qui place les activités et les déplacements de chacun sous le regard d'autrui. Cela peut être associé à des « injonctions de genre », entre gratification et menace. Et les risques, en cas de manquement à ces règles, diffèrent selon les sexes.

Il existe ainsi une injonction de virilité face à laquelle peu de jeunes hommes arrivent à prendre de la distance : le risque est d'être exclu du groupe des pairs, dont la fonction fortement intégratrice vient pallier un déficit de reconnaissance sociale. Cette injonction offre par ailleurs des voies éprouvées pour faire montre d'une identité masculine qui peut être menacée. Certains garçons sont dépourvus de ressources économiques, culturelles, scolaires, et ils ne disposent que de ressources corporelles. Leur capital physique, leur force, devient une dimension fondamentale de leur virilité.

L'injonction à la « respectabilité » pour les filles s'adosse à l'obligation de se conformer à leur prétendue *nature féminine*. Mais elles doivent aussi composer avec une double menace : celle d'être une fille « étiquetée », c'est-à-dire souffrant d'une mauvaise réputation, et donc ayant potentiellement à subir des agressions verbales ou physiques. Pour elles, réputation et virginité fonctionnent comme élément de distinction. Elles sont astreintes, par le jeu des réputations, à donner une image irréprochable aux autres. Dans leurs discours, elles se distinguent entre « filles sérieuses » (par la revendication de leur virginité) et « filles faciles » (ayant une sexualité libre). On s'aperçoit ainsi que les filles réactivent entre elles le clivage issu de la catégorisation des filles par les garçons.

* Horia Kebabza est sociologue, chargée d'enseignement à l'Université Toulouse Le Mirail.

On perçoit bien la façon dont les logiques du contrôle social façonnent les images et les représentations et contribuent à enfermer les individus dans des rôles prescrits. Mais qu'en est-il des rencontres ; ne sont-elles pas l'occasion de rejouer autrement la scène des identités ?

Les conséquences directes de ces pressions se retrouvent dans les relations amoureuses ou amicales, qui restent souvent cachées, secrètes. En public, filles et garçons adoptent un rapport à l'autre sexe très codifié et empreint de précautions, et où la distance est de rigueur. De ce fait, la rencontre amoureuse est très délicate.

Certaines filles, socialisées dans le respect des normes dominantes en matière de féminité, peuvent parfois en retirer des « bénéfices secondaires », ce qui explique que la virginité soit devenue pour certaines un capital à préserver.

Pour autant, nombre de jeunes filles n'hésitent pas à transgresser les règles (elles ne nous disent pas tout et il existe des territoires hors du contrôle social), et les relations filles-garçons sont aussi marquées par des logiques d'attachement. Les adolescents démontrent ainsi une capacité à créer leurs espaces de liberté, même s'ils ne sont pas conformes au discours émancipateur dominant et à ses normes d'accomplissement amoureux et sexuel.

Si l'on s'interroge sur la mixité, on peut relever que la tendance à la non-mixité du réseau amical est une caractéristique de la sociabilité juvénile dans son ensemble. Elle semble cependant plus marquée dans les quartiers populaires. L'espace public y est avant tout masculin. Les femmes le perçoivent davantage que les hommes comme un espace étranger : elles vont moins l'investir. Les femmes dans la rue, hier comme aujourd'hui se doivent de ne pas se faire remarquer, de marcher droit à leur but. Les groupes masculins ont au contraire une stratégie de visibilité : ils occupent les lieux publics du quartier, de façon bruyante et ostensible, comme s'ils éprouvaient le besoin de manifester publiquement leur droit à le faire. La dimension protectrice, rassurante, face à un « hors-quartier » vécu comme hostile et dominateur, émerge de façon sous-jacente. Leur cité est l'un des seuls lieux où les jeunes hommes peuvent prouver leur masculinité, et ils réactualisent le clivage masculin/féminin sur la partition du public/privé. C'est probablement pour cette raison qu'ils se sentent autorisés à « protéger » (disent-ils) les filles. Ils leur rappellent que l'espace public, construit socialement, est un espace dangereux pour les femmes. Cela vient légitimer leur surveillance et le contrôle de leur sexualité.

Les filles se laissent-elles vraiment faire ?

Le contrôle et la menace que représente « la mauvaise réputation » sont autant de contraintes qui ne permettent pas aux jeunes filles de prendre pleinement place dans la sphère publique. Cette séparation des espaces et des sexes, qui se manifeste par une visibilité masculine, constitue un enjeu de pouvoir, où l'exclusion des filles a pour corollaire, l'assurance (pour les garçons) que la question sociale posée par les « banlieues » se conjugue au masculin.

Mais il ne faut pas se laisser prendre à cette moindre visibilité des filles. Nombre d'acteurs sociaux se les représentent cantonnées dans l'espace domestique. En fait, si elles investissent peu les structures d'accueil de jeunes, elles occupent elles aussi l'espace, mais d'une façon différente. Les garçons ont des lieux de rencontre fixes alors que les filles ont tendance à déambuler. Elles sont souvent plus nombreuses que les garçons à avoir une vie à l'extérieur du quartier. Autant d'éléments qui contribuent à rendre leur présence moins visible.

On pourrait dire que les jeunes filles s'engagent (qu'elles en soient conscientes ou pas) dans des formes de micro-résistances face à ces hiérarchisations sociales et à leur assignation de genre. Face aux injonctions et aux pressions, elles répondent par des stratégies de contournement de la domination, qui naviguent entre conformité apparente à la norme, stratégie d'invisibilité et dépassement des frontières de genre.

Ce non-consentement à la domination masculine, s'exprime dans un jeu avec les frontières de territoire ou de sexe, et un déplacement sur un axe visibilité-invisibilité. Selon la désignation sociale dont elles font l'objet, elles se déplacent sur cet axe en fonction du poids de la rumeur, des réputations qui se font et se défont, et de la « note » qu'elles se verront attribuer sur le marché matrimonial.

Propos recueillis par Richard Robert